

**L'identité brisée.  
L'image de soi et les marques de subjectivité  
dans *Le Journal de Rutka***

Broken identity.  
Self-image and signs of subjectivity  
in *Rutka's Diary*

Magdalena Mitura

Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin

[magdalena.mitura@umcs.pl](mailto:magdalena.mitura@umcs.pl)

<https://orcid.org/0000-0002-2871-6719>

**Abstract**

The aim of the article is to reconstruct the self-image by Rutka Laskier, a Jew who died at the age of fourteen in the gas chamber of Auschwitz. It was explicated in the diary she wrote during four months in 1943. This short period of time was enough for her to feel the necessity for finding answers to vital questions due to her impending death. The girl's lucidity of her tragic situation cracks her identity *in statu nascendi* and, consequently, disrupts the unity of her textual image. The methodology stays within the framework of the linguistics of enunciation, applied to literary texts. The exploration of the image of Rutka in her writing is done through the traces of subjectivity realised by deictic, affective, evaluative and modal qualifiers.

**Keywords:** subjectivity, self-image, diary, Rutka Laskier

« Brajtman Chil, 14 ans, 1942, ghetto de Varsovie :  
Mes projets ? Aucun. Il me semble que tout le temps où  
je vivrais, ce sera comme maintenant »  
(Sakowska & Famulicki, 2007, p. 63).

## L'IMAGE DE SOI ET LA SUBJECTIVITÉ : QUELQUES OBSERVATIONS THÉORIQUES

Le thème de l'image de soi prend ses racines dans la réflexion élaborée par l'ancienne rhétorique. *L'éthos* aristotélicien mettait l'accent sur une construction de l'image de l'orateur qui lui garantissait la faveur de son auditoire. Selon R. Amossy, ce concept a fortement influencé le sociologue E. Goffman mais aussi la psychologie sociale dans les recherches sur la « présentation de soi » (Amossy, 2014, p. 15).

L'image de soi est une composante immanente de la construction de l'identité humaine, dont le caractère immuable est mis en évidence par différentes approches théoriques. Ainsi, du point de vue psychologique, l'identité est perçue comme une « représentation de soi associée à un sentiment de continuité et de permanence » (Baraquin *et al.*, 1995, p. 159). En termes philosophiques<sup>1</sup>, Ch. Godin assimile l'*identité personnelle* à la substance, en la définissant comme un « [c]aractère de ce qui est permanent à travers le temps » (Godin, 2010, p. 609). Il en ressort que le dénominateur commun de la réflexion sur la problématique de l'identité se situe à la subtile limite entre la variabilité temporelle des êtres et des choses d'une part et la constance de leur nature d'autre part<sup>2</sup>.

À partir de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la question de l'image de soi a donné lieu à de nombreux travaux en linguistique. É. Benveniste rappelle que le langage est le seul vrai lieu de la construction du concept d'*ego*, étant donné que « [c]'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* » (Benveniste, 1966, p. 259). Une telle approche renvoie à ce que J. Starobinski observe dans les études littéraires sur la construction de l'image auctoriale à partir des caractéristiques stylistiques du texte : « Si douteux que soient les faits relatés, l'écriture du moins livrera une image « authentique » de la personnalité de celui qui « tient la plume » (Starobinski, 1970, p. 87).

Pour revenir aux investigations linguistiques rappelons que chaque discours porte les marques d'inscription de son auteur. H. Nølke les définit comme les « phéno-

---

<sup>1</sup> Dans la philosophie, l'*identité* constitue avant tout un vaste problème métaphysique et logique. Elle concerne le mode d'existence de chaque entité, considérée à travers le prisme de ses caractéristiques spécifiques et uniques. La question de l'identité humaine n'est pas alors son aspect central. Cependant, en raison du sujet choisi, nous nous concentrons uniquement sur cette dimension de l'identité, laissant de côté d'autres notions épistémologiques telles que par exemple la ressemblance ou la singularité.

<sup>2</sup> Le paradoxe du bateau de Thésée en constitue un exemple classique.

mènes linguistiques différents, mais qui ont ceci en commun d'être toujours à interpréter comme l'écho du locuteur que l'on trouve en tout texte » (Nølke, 2001, p. 9). D. Maingueneau, quant à lui, note à ce sujet : « [les linguistes] appréhendent, en effet, l'événement énonciatif à travers les traces repérables que celui-ci laisse dans l'énoncé » (Maingueneau, 2000, p. 2). De même, C. Kerbrat-Orecchioni souligne « le surgissement dans l'énoncé du sujet d'énonciation » et se donne pour but d'« identifier et décrire les traces de l'acte dans le produit, c'est-à-dire les lieux d'inscription dans la trame énonciative des différents constituants du cadre énonciatif (CE) » (Kerbrat-Orecchioni, 1980, p. 30).

L'objectif du présent article vise à reconstruire l'image de soi que Rutka Laskier, une adolescente polonaise juive disparue à l'âge de quatorze ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz, inscrit dans son journal, rédigé en 1943 dans le ghetto de Będzin. Le cadre méthodologique choisi puise dans la linguistique de l'énonciation (représentée en particulier par les chercheurs mentionnés ci-dessus, tels que C. Kerbrat-Orecchioni, É. Benveniste et D. Maingueneau), appliquée au texte littéraire autobiographique. Le corpus analysé est constitué de la traduction française du *Journal* (Laskier, 2008), effectuée par Maryla Laurent. La non-prise en compte de l'original garantit la cohérence des données linguistiques. Pour cette raison, nous considérons la version cible comme un texte autonome, la seule source de l'image de Rutka accessible au lecteur français.

## LE JOURNAL : LE NARRATEUR FACE AU MONDE ET À L'ÉCRITURE

J.-P. Jossua définit le journal comme « une écriture autobiographique fragmentaire, régulière, faite pour soi-même, où l'on parle de soi ou d'une recherche liée à soi, et que l'on mène dans le temps sans visée systématique » (Jossua, 2003, p. 708). Compte tenu de cette perspective, il devient évident que le journal est un genre littéraire particulièrement propice aux manifestations de l'image de l'auteur à travers la subjectivité de son narrateur. En effet, de par son caractère autobiographique, ce type de récit opère une fusion de l'auteur, du narrateur et du protagoniste en une seule instance textuelle. Selon les principes du *pacte autobiographique* conclu avec le lecteur (Lejeune, 1975, pp. 29-30), le narrateur focalise les informations relatives à l'image de soi de l'auteur d'une manière directe dans le contenu événementiel et, indirectement, au travers de la mise en forme linguistique de l'œuvre. Au niveau énonciatif, l'investissement du sujet d'écriture dans son texte s'opère donc aussi bien dans la sélection des éléments décrits, dont la véracité est acceptée par le lecteur en vertu d'un *contrat d'authenticité* (Charaudeau, 1983, p. 164), que dans la couche des choix lexicaux qui les modèlent dans le discours.

Pour systématiser les traces de subjectivité recensées dans le *Journal*, nous nous appuyerons sur l'inventaire terminologique proposé par C. Kerbrat-Orecchio-

ni (1980). La linguiste distingue deux catégories de faits énonciatifs impliquant la présence du locuteur : les déictiques et les *subjectivèmes*. Les déictiques sont des unités linguistiques qui ancrent le sujet d'énonciation dans l'énoncé, étant donné que l'identification de leur référent exige le recours à la situation dans laquelle apparaissent leurs occurrences. Formellement, les déictiques sont réalisés par les pronoms personnels (*je, tu*), les adverbes spatio-temporels (*ici, maintenant*), les pronoms démonstratifs et certains temps verbaux (le présent). Les subjectivèmes se divisent en trois sous-catégories : les affectifs, les axiologiques et les modalisateurs. Les affectifs « énoncent, en même temps qu'une propriété de l'objet qu'ils déterminent, une réaction émotionnelle du sujet parlant en face de cet objet » (Kerbrat-Orecchioni, 1980, p. 84). Le rôle des axiologiques et des modalisateurs consiste à exprimer l'évaluation. Les premiers le font suivant la dichotomie *bon/mauvais*, tandis que le jugement opéré par les seconds repose sur la polarisation *vrai/faux* (Kerbrat-Orecchioni, 1980, p. 120).

Se limiter à une liste de subjectivèmes isolés risquerait de négliger les facteurs contextuels pertinents pour leur interprétation complète. Par conséquent, les indices de subjectivité seront superposés à cette figure macro-textuelle qui est le rapport du narrateur avec le monde extra-linguistique. Dans une dimension plus restreinte, nous allons signaler aussi les traces de subjectivité dans la deuxième figure qui se résume dans l'attitude de Rutka face à l'acte d'écriture.

## L'IMAGE DE SOI : RUTKA LASKIER ET LA RÉALITÉ DU GHETTO

Rutka Laskier est née en 1929 à Będzin où elle a vécu avec ses parents et son frère cadet. Elle a tenu son *Journal* du 19 janvier au 24 avril 1943. Elle n'y a relaté donc que quatre mois de sa vie, avant de mourir à Auschwitz trois mois plus tard. En 1944, son amie polonaise Stasia Sapińska a récupéré le journal dans une cachette qu'elle avait elle-même recommandée à Rutka sous le plancher de sa maison, récemment occupée par la famille Laskier. Le cahier a ainsi été sauvé et, soixante ans plus tard, il a été publié.

Avant 1943, la communauté juive de Będzin a déjà subi de nombreuses formes de répressions de la part des Allemands, telles que la confiscation des biens, la réduction progressive de l'espace habitable, les déportations dans les camps de concentration (Namysło, 2006). Bien que les conditions de vie ne soient pas aussi drastiques que celles du ghetto de Varsovie (Sakowska & Famulicki, 2007), elles ont pourtant successivement rendu l'existence extrêmement pénible, pour aboutir finalement à la liquidation du ghetto de Będzin.

Au début de son journal, Rutka semble vouloir ignorer intentionnellement cette réalité atroce. Son regard subjectif sur le monde sélectionne presque uniquement des

événements qui occupent normalement les filles de son âge en temps de paix : les rencontres entre amis, les premières fascinations amoureuses. Elle paraît être relativement heureuse et optimiste<sup>3</sup>. La façon dont elle se perçoit s'appuie alors fortement sur son aspect physique :

[...] je suis tout à fait belle. Je livre ici une description précise de ma personne. Donc : je suis grande, mince, mes jambes sont pas mal, ma taille est très fine, mes ongles sont moches, plutôt pas soignés. Mes yeux sont grands, d'un marron sombre, mes sourcils denses et mes cils longs, très longs même. Mes cheveux sont noirs, coupés court et coiffés en arrière, mon nez est petit, un peu retroussé. Mes lèvres ont un joli contour, mes dents sont blanches. Voilà, mon portrait est terminé (p. 13)<sup>4</sup>.

Par son caractère autobiographique, le journal est un type de texte fortement marqué par un repérage subjectif à l'aide des déictiques<sup>5</sup>. La description ci-dessus abonde en occurrences du pronom personnel *je* et de l'adjectif possessif *mon* (non déictique, mais représentant, car référentiel au cotexte). Le pronom *je* est un indice du positionnement subjectif par excellence. Avec les déictiques spatial *ici* et temporel *maintenant* dans la phrase subséquente, le présentatif *voilà* et le présent de narration aligné sur le présent déictique, le pronom concourt dans cette auto-présentation à la construction d'une inscription *nynéocentrique* (Damourette & Pichon, 1936, p. 12) du sujet d'énonciation dans son énoncé. En tant que sujet, Rutka se constitue alors en ancrant la relation prédicative par rapport à ses coordonnées référentielles, fondées sur la triade de l'*origo* (*moi-ici-maintenant*) à partir de laquelle la réalité est perçue et structurée par la parole. Il faut souligner aussi que la simplicité lexicale et syntaxique de la description est en corrélation avec le jeune âge de son auteure. Évoquant les observations de J. Piaget (1945), Kerbrat-Orecchioni constate : « les déictiques, étant liés à une utilisation égocentrique du langage, sont plus fréquents dans le discours enfantin » (Kerbrat-Orecchioni, 1980, p. 66).

Parmi d'autres indices de subjectivité apparaissent dans ce fragment les adjectifs évaluatifs axiologiques (*belle, moches, joli, pas mal*) et non-axiologiques (*grande, mince, fine, pas soignés, denses, longs*). L'économie dans l'emploi des modalisateurs permet de conclure que la jeune fille est satisfaite de son apparence et qu'elle a une haute estime de soi à cet égard<sup>6</sup>.

<sup>3</sup> Sa famille espère obtenir l'autorisation de partir en Palestine.

<sup>4</sup> Les données bibliographiques complètes du *Journal*, se trouvent dans la bibliographie à la fin de l'article. Les chiffres entre parenthèses renvoient à la page de citation.

<sup>5</sup> Selon P. Van Den Heuvel (1999), les déictiques permettent de saisir vraiment le sujet de l'écriture en indiquant, entre autres, le *mode narratif*, le *genre* du discours et la catégorie du narrateur en termes genettiens

<sup>6</sup> L'expression *toute à fait* nuance conviction d'être belle et l'adverbe *plutôt* adoucit la dureté de l'opinion sur ses ongles négligés.

La description du caractère de Rutka suit sa présentation physique. Elle abonde en traces de subjectivité exprimées par des *termes psychologiques* (Kerbrat-Orecchioni, 1980, p. 140) :

Je vais aussi me décrire du côté moral, maintenant. On dit de moi que je suis intelligente, instruite. C'est possible, mais je n'ai pas étudié [...]. J'ai des humeurs. Parfois, je suis prise d'une telle mélancolie qu'alors je n'ouvre la bouche que pour vexer les gens. [...] D'autres fois, je suis en proie à une joie exubérante [...] et je pourrais rire toute la journée. À part cela, il paraît que je suis excentrique, folle, et cela parce que j'aime dire à chacun en face ce que je pense de lui : ce n'est pas très judicieux. [...]. D'ailleurs, je m'en moque comme de colin-tampon, je suis comme je suis [...] et rien ne me fera autre (p. 14).

Nous pouvons constater la domination des expressions évaluatives axiologiques dans cet extrait. Elles sont exprimées directement (*Je suis intelligente/instruite/prise de mélancolie/excentrique/folle*) et indirectement dans la dernière phrase. Outre cela, certains traits énumérés sont subjectivisés à travers les modalisateurs *on dit que, c'est possible, il paraît que* qui instaurent une distance d'avec les avis des autres, tantôt partagés par la suite, tantôt rejetés.

Les premières pages du journal prouvent que pour Rutka, comme il sied à une enfant, les relations amicales sont importantes au point d'occulter, au moins momentanément, la réalité tragique : « je serais très triste de quitter Będzin, un peu à cause de ma curiosité inconsciente de savoir ce qui arrivera ici... » (p. 9) ; « Avec Mietek tout va bien maintenant, j'en suis très contente [...]. Mica est venue chez moi [...]. Je l'aime bien, je l'aime carrément beaucoup. » (p. 11) ; « Je suis d'une humeur délicieuse » (p. 18). Les marques de subjectivité utilisées ici (les affectifs : *triste, curieuse, aimer, délicieuse*; les évaluatifs : *tout va bien, contente*)<sup>7</sup> montrent Rutka comme une personne intensément relationnelle, épanouie, curieuse de ce que l'avenir lui réserve. Ce faisant, elle ne cherche pas à se présenter sous un meilleur jour. Elle vit mal les désaccords avec ses amis et les commente avec des expressions fortement marquées affectivement : « Je suis sotte, terriblement sotte [...]. Ces idiots auraient pu s'imaginer des choses [...] » (p. 15) ; « Je suis tel un diable déchaîné [...]. Oh, ce que je suis furieuse ! » (p. 17).

Très tôt, le sentiment qu'elle éprouve pour Janek l'incite à se pencher sur sa vie intérieure et aiguise sa conscience quant à ses réactions et ses désirs féminins naissants : « Il me semble qu'en moi la femme s'éveille, je veux dire qu'hier, tandis que j'étais allongée dans ma baignoire et que l'eau clapotait contre ma chair, j'ai eu envie que des mains me caressent... J'ignore ce que c'est, je n'avais jamais ressenti cela auparavant... » (p. 21).

<sup>7</sup> Pour la plupart des unités citées il faudra plutôt parler des affectifs-axiologiques, car elles expriment simultanément un engagement émotif et la valorisation. S. Badir remarque à ce propos : « L'affectivité paraît être toujours liée à l'évaluation et à la modalisation » (Badir, 2021, § 22).

Rappelons que parmi les raisons possibles de la rédaction d'un journal Jossua énumère la nécessité d'une découverte de soi au plus près de la réalité vécue. Ce type de création peut également jouer un rôle thérapeutique envers l'auteur qui l'entame « pour se donner une identité constante et en sauvant le passé de l'oubli, de l'incohérence, du non-sens » (Jossua, 2003, p. 709). C'est une activité qui s'accompagne d'« une conscience de la difficulté de saisir un moi unifié et stable » (Jossua, 2003, p. 709). L'affection naissante à l'égard de Janek déclenche chez Rutka une tempête de sensations et la nécessité d'une introspection, afin de comprendre ces émotions, certes agréables, mais perturbantes par leur nouveauté. Le substantif affectif *bonheur* apparaît alors à plusieurs reprises dans son écriture : « Je suis dans un état étrange. Comme en proie à une joie, à un **bonheur** dont je n'arrive pas à prendre conscience. Comme si j'avais été envahie par tout le **bonheur** d'un lointain indéfini. Et ce qui est le plus important, c'est que je ne suis plus dans l'expectative de ce **bonheur** – il est en moi » (p. 13).

Au niveau macro-structurel, la valorisation positive est liée également aux descriptions de l'extérieur, du lointain : « Je sens que je serais soulagée si je pouvais me retrouver dans un bel endroit [...]. Quand je me trouve au bord d'une rivière [...], je sens monter en moi quelque chose qui s'envole au loin... » (p. 13). Cette aspiration inconsciente à un espace ouvert cache un désir de liberté, celui de respirer pleinement en dehors du ghetto. De cette manière, l'évaluatif non axiologique de l'espace (*loin*) s'axiologise pour devenir le synonyme du *bien* dans la perspective du sujet d'énonciation. Outre sa fonction localisante, il acquiert ainsi la valorisation des métaphores de liberté.

Les entrées du journal datant du début de février 1943 montrent que le contexte politique et économique prend le dessus. Il commence à éclipser la joie du premier amour et des relations amicales. Comme nous l'avons signalé, dans les mois qui ont précédé la rédaction de son journal, Rutka est déjà devenue la cible des restrictions imposées qui détériorent sans cesse ses conditions de vie. Elle sait alors que la prochaine étape sera la relocalisation forcée dans un ghetto fermé. Le rétrécissement de l'espace habitable la fait paniquer. L'écriture le reflète dans la grille isotopique de l'enfermement, renforcée par les affectifs (*insupportable, terriblement*), qui trahit la valorisation péjorative de l'objet et l'engagement particulièrement intense du sujet d'énonciation:

« Le **cercle se resserre** de plus en plus autour de nous. Le mois prochain le ghetto sera **fermé**, un vrai ghetto avec des **murs** de pierre. En été, ce sera insupportable de rester dans cette **cage** grise **fermée**, sans voir les champs et les fleurs » (p. 19) ; « En ville, **la chasse** aux Juifs bat son plein... Je n'ai **pas le droit de sortir** [...] » (p. 29) ; « En six jours, nous avons réussi à **réduire** notre maison à **une seule pièce**. Nous sommes terriblement à l'**étroit** » (p. 33).

Par la suite, la perspective de la présentation des faits par le narrateur se modifie aussi. Le centre de la perception qui était le *moi-ici-maintenant* de Rutka s'estompe parfois derrière les facteurs extérieurs qui agissent sur son sort. De plus en plus, le narrateur se détache du moment présent pour rêver à un avenir meilleur où les interdictions imposées aux Juifs seront abolies. D'un point de vue grammatical, le pronom *je* se

raréfie en faveur des formes impersonnelles et de la modalité déontique qui inscrit les interdictions ordonnées *de l'extérieur* par les occupants : « Il deviendra bientôt impossible de se voir » (p. 20) ; « Il n'est permis de se promener que dans Zawał [...] » (p. 40). Quant aux formes verbales, le futur côtoie le présent, car le *maintenant* quotidien devient invivable : « [...] il sera possible un jour de se promener rue Małachowski sans courir le risque de se faire envoyer en déportation ; il sera permis d'aller au cinéma le soir... » (p. 20).

Au fur et à mesure que l'espace physique est restreint, le moral de Rutka se délite. Elle cesse d'être une adolescente préoccupée par ses affaires quotidiennes, pour devenir avant tout une jeune Juive dont la joie de vivre a été anéantie : « Quelque chose s'est brisé en moi. Quand je passe à côté d'un Allemand, tout se crispe en moi » (p. 21). Son état s'aggrave progressivement, la tristesse cède la place au désespoir. Par le biais de nombreux termes affectifs et axiologiques, Rutka se positionne face aux angoisses qui subodorent son sort dans *l'ici* et *maintenant* insupportables. Aussi, extériorise-t-elle la crainte de l'impossibilité de survivre à la guerre, pour l'heure, l'occupation la conduit au bord de la folie :

« Je ressens [...] juste une peur terrible maintenant quand je vois un « uniforme ». La tristesse me gagne quand je songe à toutes ces foules promises à la mort. Oh oui, ici on peut devenir fou quand on se souvient de tout (p. 25) ; « [...] les Allemands reculent [...] »<sup>8</sup>. J'ai juste peur que nous, les Juifs, nous finissions plus vite » (p. 26) ; « je deviens folle » (p. 29).

Le déclin émotionnel trouve immédiatement son reflet dans le rapport de Rutka à son écriture. Dans l'extrait qui suit, le modalisateur *évidemment* rectifie et tempère l'objectif qu'elle s'est fixé au début de la rédaction du journal : « Je vais essayer de décrire ce qui est arrivé pour m'en souvenir dans quelques années. Évidemment, à condition de ne pas me faire déporter en camp de la mort » (p. 22). C'est pourtant dans le journal où elle cherche toujours à s'abriter de la peur envahissante et des cruautés du quotidien : « Je ne dois pas y penser ! Je me mets vite à écrire des choses personnelles » (pp. 29-30).

Dans le quotidien de cette jeune fille, la mort rôde chaque jour autour d'elle. Sa lucidité quant à la situation des Juifs et la peur d'une déportation en camp de concentration, font qu'elle est confrontée à des soucis qui, en temps normal, sont épargnés aux jeunes de son âge. Tout cela fait qu'elle se sent grandir à un rythme accéléré et cela déforme sa sensibilité : « J'écris tout cela comme si de rien n'était, comme si j'étais un militaire aguerri aux cruautés alors que je suis jeune. J'ai quatorze ans et je ne connais pas grand-chose à la vie et pourtant je suis déjà tellement indifférente » (pp. 23-24).

L'aspiration à la liberté de pouvoir se déplacer, à s'évader vers un espace ouvert et illimité, que nous avons mentionnée précédemment comme stratégie de Rutka pour

<sup>8</sup> Les informations détaillées sur la position de l'armée allemande en Russie prouvent que Rutka est en contact avec les communistes et le mouvement de résistance juif, donc reste parfaitement consciente du sort prévu à ses compatriotes par les occupants (Laskier & Bubín, 2006, p. 14, *Introduction*).



faire face au présent, s'accroît de plus en plus. Apparaissant jusque-là dans les moments de bonheur, elle devient, sous la forme de l'image d'un oiseau, un contrepoids à la métaphore de l'enfermement :

Je voudrais tout abandonner pour me sauver très loin [...]. Je voudrais attacher des ailes à mes épaules pour m'élever très haut, entendre le hurlement fou de l'ouragan, sentir son souffle sur mon visage. M'envoler vers un endroit où il n'y aurait ni ghetto [...], ni juiverie... (p. 35).

Le *Journal* apporte souvent des expressions qui prouvent que Rutka comprend qu'elle peut être déportée à Auschwitz à tout moment. Cependant, elle est surtout tracassée par la peur que les générations futures ne reconnaissent pas comme vrai ce qui est arrivé aux Juifs en raison de la cruauté sans précédent de faits tels que « jet[ter] les gens vivants dans les fours », faire « exploser la tête des petits enfants avec des carabines » (p. 20). Dans son écriture apparaissent alors les indices subjectifs de type modalisateur. Ils expriment l'attitude de Rutka à l'égard de la réalité décrite par la dichotomie du vrai/faux : « On **pourrait penser** que ce sont **des histoires de bonnes femmes** quand on entend cela. Les gens qui ne l'ont pas vu de leurs yeux ne le **croiront** pas. Et pourtant, ce ne sont pas **des histoires**, mais **la vérité !** » (p. 20).

L'intensité des horreurs dont elle est témoin et l'anxiété qu'elle vit en permanence détruisent l'équilibre psychique de la jeune fille. L'émoussement de sa sensibilité devient alors une réaction de défense, Rutka reste pleinement consciente que cela altère sa perception du bien et du mal. Elle constate : « [...] les horreurs de la guerre m'ont déjà tellement « marquée » que les pires nouvelles ne me font plus d'effet. Je n'arrive tout simplement pas à croire qu'un jour, je pourrai sortir de chez moi sans porter l'étoile jaune, qu'un jour la guerre sera finie... » (pp. 19-20).

Toutes ces expériences terribles, la vision d'un enfermement imminent dans le ghetto ou même de la mort, semblent finalement briser la psyché vulnérable de l'adolescente. À plusieurs reprises, elle parle de sa lassitude de la vie, tout comme si elle était déjà mentalement une adulte approchant la fin de son existence. Son épuisement mental atteint un tel point qu'elle préfère mourir plutôt que vivre dans l'incertitude et la peur. Cela se reflète aussi dans le refus de continuer à tenir son journal : « Je suis fatiguée de cette vie où les jours sont tous pareils les uns aux autres ! » (p. 38) ; « Les jours se suivent, tous identiques dans cette grisaille pareille à elle-même [...]. Je me sens terriblement fatiguée » (pp. 40-41) ; « Je n'ai pas envie d'en écrire plus » (p. 41).

## CONCLUSION

La subjectivité du locuteur est une caractéristique intrinsèque du langage. Ce phénomène ne se borne pas à exprimer les sentiments de celui qui prend la parole, mais

l'inscrit au sein de son énoncé et structure sa perception du monde dans le discours à l'aide des procédés linguistiques variés. Comme nous l'avons souligné au début, l'identité, cette image de soi qui est constitutive pour notre relation au monde, se construit tout au long de la vie. La tension entre les changements continuels et la persistance de l'unité du moi immuable se trouve au cœur de l'investigation sur son essence.

*Le Journal de Rutka* est un texte très court qui embrasse la réalité de quatre mois à peine. Malgré toutes ses limites, il s'agit d'un récit qui montre l'évolution et la maturation accélérée de son auteure. Un bref laps de temps a suffi pour Rutka afin d'éprouver un besoin accru de se positionner face à des questions fondamentales, et cela parce qu'elle perçoit le risque de sa mort imminente.

Lors de cette étude, notre objectif consistait à reconstruire l'inscription du sujet-Rutka dans son discours autobiographique à travers les traces de subjectivité au niveau déictique, affectif, évaluatif et modalisateur. Les analyses effectuées tracent l'évolution des marques de subjectivité employées et permettent d'observer la crise identitaire dont l'auteure fait l'objet sous l'influence de la dégradation des conditions de vie dans le ghetto. Dans les expériences quotidiennes relatées dans le journal, on peut voir une dynamique basée sur deux axes. Le premier traduit un mouvement centripète qui s'intensifie progressivement. Le rétrécissement de l'espace habitable s'accompagne d'un sentiment d'étouffement croissant dans la vie affective de Rutka. Le deuxième axe est basé sur l'opposition *intérieur/extérieur* qui symbolise l'aspiration de l'adolescente à la liberté perdue. La parfaite lucidité de Rutka, quant à sa situation tragique, fracture son identité *in statu nascendi* et, par conséquent, perturbe l'unité de l'image que l'auteure se construit d'elle-même : tantôt une adolescente, voire un enfant, tantôt une jeune femme en plein éveil de la sexualité.

La liste des manifestations linguistiques de la subjectivité que nous avons analysées n'est pas exhaustive. L'examen de la modalité d'énonciation ou des intrusions métanarratives, à peine effleurées ici, pourrait certainement apporter des observations complémentaires précieuses pour les mécanismes de subjectivité dans l'écriture de Rutka Laskier.

## BIBLIOGRAPHIE

## Source littéraire

- Laskier, R. (2008). *Le Journal de Rutka*, trad. M. Laurent. Paris : Robert Laffont.  
 Laskier, R. & Bubin, S. (éds.) (2006). *Pamiętnik Rutki Laskier*. Katowice : Polskapresse.

## Travaux critiques

- Amossy, R. (2014). L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives disciplinaires. *Langage et société*, 3 (149), 13-30. <https://doi.org/10.3917/lis.149.0013>.  
 Badir, S. (2021). Affectivité et modalités langagières. *Espaces Linguistiques*, 3. <https://doi.org/10.25965/espaces-linguistiques.365>.  
 Baraquin, N., Baudart, A., Dugué, J., Laffitte, J., Ribes, F. & Wilfert J. (1995). *Dictionnaire de philosophie*. Paris : Armand Colin.  
 Benveniste, É. (1966). De la subjectivité dans le langage. In É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I* (pp. 258-266). Paris : Gallimard.  
 Charaudeau, P. (1983). *Langage et discours. Éléments de sémiolinguistique (Théorie et pratique)*. Paris : Hachette.  
 Damourette, J. & Pichon, E. (1936). *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française* (Vol. 5). Paris : D'Artrey.  
 Godin, Ch. (2004). *Dictionnaire de philosophie*. Paris : Fayard.  
 Jossua, J. (2003). « Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie ». *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 87, 703-714. <https://doi.org/10.3917/rspt.874.0703>.  
 Kerbrat-Orecchioni, C. (1980). *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : Armand Colin.  
 Lejeune, Ph. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.  
 Maingueneau, D. (2000). *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Nathan.  
 Namysło, A. (2006). Życie i zagłada będzińskich Żydów. In R. Laskier & S. Bubin (éds.), *Pamiętnik Rutki Laskier* (pp. 128-134). Katowice : Polskapresse.  
 Nølke, H. (2001). *Le regard du locuteur 2. Pour une linguistique des traces énonciatives*. Paris : Kimé.  
 Piaget, J. (1945). *La formation du symbole chez l'enfant*. Paris-Neuchâtel : Delachaux & Niestlé.  
 Sakowska, R. & Famulicki J.-C. (éds.) (2007). *Archives clandestines du ghetto de Varsovie (Archives Ringelblum)*, Tome II : *Les enfants et l'enseignement clandestin dans le ghetto de Varsovie*, trad. B. Baum, L. Dyèvre, J.-C. Famulicki, A. Grudzińska, É. Grumberg, M. Laurent & Y. Niborski. Paris : Fayard/BDIC.  
 Starobinski, J. (1970). Le style de l'autobiographie. In J. Starobinski, *L'oeil vivant II. La relation critique* (pp. 83-98). Paris : Gallimard.  
 Van Den Heuvel, P. (1999). Le rôle des déictiques dans la constitution du sujet. In A. Goulet (éd.), *Voix, traces, avènement. L'écriture et son sujet* (pp. 117-127). Caen : Presses universitaires de Caen. <https://doi.org/10.4000/books.puc.9927>.

